

Publié via Bookelis

INTRODUCTION LE TARMAC

Lorsque l'avion se pose sur le tarmac du minuscule aéroport de Nossy-Bé, je suis au summum de l'excitation, assoiffé de découvertes, de rencontres, d'amitiés, de tout. La porte de l'avion coulisse sur ses gonds et un vent chaud et humide envahit l'habitacle. Tout le monde se presse vers la sortie ; nous sommes serrés les uns contre les autres comme des sardines en boîte. Je suis aux premiers rangs des sortants ; seule une charmante hôtesse me sépare de l'extérieur. Mon cœur bat la chamade et je ne sais pourquoi. Je ne suis pas seul dans cette aventure ; deux amis m'accompagnent. Dominique, une étudiante, vierge de l'Afrique tout comme moi, et Patrick, un collègue de boulot, grand connaisseur et fervent admirateur de la culture malgache. Il maîtrise à la perfection les codes de l'Afrique, ce qui me sera maintes fois utiles pendant mon séjour. L'hôtesse de l'air me fait signe que la voie est libre et je me présente sur la plate-forme de l'escalier ; un vent brûlant me fouette le visage. Le ciel est bas et de gros nuages noirs menacent de libérer leur trop-plein d'H₂O ; il fait une chaleur étouffante. Nous descendons sur le tarmac et nous dirigeons vers les bâtiments de l'aéroport en file indienne, suivant scrupuleusement un approximatif marquage au sol. Le bâtiment est petit, de plain-pied. Sur le seuil, trois policiers tout souriants dans leur uniforme verdâtre nous invitent à entrer dans le local. Nous remontons un étroit couloir qui rétrécit jusqu'à une guérite de verre. La policière qui y officie est moins avenante. Elle me demande sèchement mon passeport ; et, après m'être acquitté d'une taxe locale, elle appose le cachet de la république malgache m'autorisant à séjourner un mois sur le territoire. Une fois notre précieux visa en poche, nous reprenons notre progression et débouchons dans une grande salle au milieu de laquelle roulent les tapis à bagages. Nous attendons nos valises non sans une certaine angoisse. Il fait extrêmement chaud ; les énormes ventilateurs, du moins ceux qui fonctionnent, ne suffisent pas à rafraîchir l'atmosphère de la pièce. Il règne une certaine émulation ; les voyageurs s'agitent, sortent puis reviennent, s'apostrophent, s'épongent le front. Déjà, des Malgaches, maigres, vêtus de vieux vêtements, nous hêlent, nous offrant de porter nos bagages contre quelques piécettes. L'un d'eux, un vieil édenté, me fait pitié et je suis à deux doigts de céder. Patrick s'interpose et oppose au mendiant un « non » ferme accompagné d'un geste de la main. Cette réaction me choque ; je vais bientôt comprendre que c'est ainsi en Afrique. Je ne le sais pas encore mais Madagascar n'est que misère, une société dure où les rapports humains sont souvent viciés par l'argent. Les relations y sont rarement désintéressées. Dans cet univers, le refus doit être ferme et catégorique afin d'annihiler tout espoir d'un échange rentable. Enfin, nos bagages arrivent sans encombre et nous pouvons nous extraire de ce bâtiment bruyant et mal aéré. Je suis dans un état second.

Les taxis, des Renault 4 de couleur jaune-pisse pour la plupart, ne manquent pas sur le parvis de l'aéroport et leurs chauffeurs se bousculent pour nous transporter dans les méandres du pays. Nous choisissons un homme à la tête sympathique ; il est surexcité et court partout, à la recherche de clients supplémentaires. « On est trois ! C'est trop pour vot' taxi » dis-je au type avec conviction. Patrick me renvoie alors un sourire qui en dit long. Quelques minutes plus tard, nous sommes sept dans une minuscule 4 L déglinguée dont le compteur doit avoisiner les 300 000 kilomètres, au bas mot. Patrick, Dominique, une vieille Malgache taciturne et moi sommes entassés sur la banquette arrière. Sur le siège passager, une mère, accompagnée de son enfant de cinq ans posé sur ses genoux, discute bruyamment avec le conducteur. Le trajet me semble interminable. La chaussée déformée, voire inexistante en certains endroits, secoue la voiture de violents soubresauts. Parfois, des racines traversent la route, obligeant notre chauffeur à faire des embardées. Moite de sueur, je supporte mal le contact de mes voisins ; je tente d'ouvrir la vitre mais elle ne coulisse pas. Je n'ai rien d'autre à faire que regarder le paysage. Devant mes yeux défile le spectacle surprenant d'une terre désolée mais grouillante de monde. Des petites habitations en bois, pour la plupart délabrées, s'étirent le long de la route. Des carcasses abandonnées ou calcinées de véhicules, ainsi que des tas de décombres divers, se rencontrent çà et là. Le tout est rongé par une végétation au développement

anarchique faite de buissons touffus et d'arbres imposants. Leurs feuilles se rencontrent parfois au-dessus de la route pour former un tunnel végétal. Je ne peux dire si ce spectacle est beau. Quoi qu'il en soit, le premier contact est rude, presque violent. Dominique a les mêmes yeux hallucinés que moi.

Nous larguons la vieille dame, la mère et son enfant à un carrefour, puis, notre taxi poursuit sa course. Patrick glisse quelques mots en Malgache au conducteur ; ce dernier acquiesce d'un signe de tête. Plus tard, notre bolide s'arrête sur l'axe principal d'un village constitué d'une trentaine de maisons, de cabanes devrais-je dire. Les badauds qui déambulent sur cette voie poussiéreuse nous lancent quelques regards blasés ; ils sont manifestement habitués à voir des touristes dans le secteur. Patrick converse avec le chauffeur – je comprends qu'il lui demande de nous attendre – puis nous fait signe de le suivre. Nous nous extrayons de la 4 L dans un soupir de soulagement et nous engageons sans attendre sur un chemin de terre qui s'enfonce dans le village. Nous longeons les habitations, sommes témoins de scènes de vie extraordinaires, surprenantes pour les Occidentaux que nous sommes. Dans une arrière-cour, un groupe d'enfants nus et sales s'amuse autour d'une bassine remplie d'eau sous l'œil bienveillant d'une Noire vêtue de haillons. À notre vue, les bambins courent dans notre direction en lançant de vibrants « Waza, waza ! » – « étranger » en Malgache. Ils ne parviennent pas jusqu'à nous car la femme les interpelle avec autorité, ce qui a pour effet de les clouer sur place. Déçus, ils retournent à leurs jeux.

Notre périple se termine sur le seuil d'une cabane de bois dont la porte est entrouverte. Il semble qu'on nous attendait car un vieil homme se présente et nous fait signe d'entrer. L'intérieur est spartiate ; un banc, une chaise rapiécée, une table basse et un poste de télévision posé à même le sol constituent le seul mobilier. Le vieux nous indique le banc. Celui-ci est sale, recouvert de crasse. On se regarde, on hésite. Pat brise le malaise et s'assied franchement, nous incitant à l'imiter. Une femme à la peau mate, vêtue d'un paréo délavé à travers lequel on devine la forme de ses seins ronds et opulents, apparaît sur le pas de la porte qui mène à la cuisine. Le vieux lui lance une injonction ; la femme disparaît alors sans attendre pour revenir quelques secondes plus tard avec une bouteille et des verres dégueulasses. Elle dépose le tout sur la table basse sans nous adresser un seul regard ; notre présence semble l'impressionner. Elle disparaît illico. À la demande du vieux, Pat fait le service. Je lance un regard discret à la bouteille pour m'assurer qu'il ne s'agit pas d'eau du robinet, véritable danger pour l'Occidental. Je respire en constatant qu'il s'agit d'une limonade locale ; j'avale le contenu du verre d'un trait. Le goût est agréable, acidulé. Le maître des lieux nous observe d'un œil inquisiteur ; il semble attendre quelque chose. Une sorte de malaise s'installe dans la pièce et je réalise soudain que je ne sais pas où nous sommes et pourquoi nous sommes là. Pat sort alors une liasse de billets en Euros de la poche latérale de son sac à dos et les fait danser sous le nez de l'ancien. Je vois soudain son visage s'illuminer d'un large sourire. « C'est l'heure du change, nous lance Patrick. Sortez vos billets ». Le vieux retrouve alors une vigueur juvénile, se lève d'un coup, disparaît dans une pièce attenante et en revient muni d'une caisse en fer. Cette dernière renferme des liasses de billets de banque, des Euros et des Ariarys, la monnaie locale. La transaction est rapide, notre usurier est un habitué. Avec un taux de change d'un Euro pour 3000 Ariarys, les 200 Euros que je lui donne se transforment entre ses mains en une liasse impressionnante de billets portant des sommes astronomiques. Cette monnaie de papier me fait une drôle d'impression ; j'ai le sentiment d'avoir des billets de *monopoly* dans les mains. Une fois nos transactions terminées, nous quittons les lieux sans plus de chichi. Sur le pas de la porte se tient un homme que je n'avais pas remarqué jusque-là et qui a dû assister à toute la scène à notre insu. C'est un jeune, vingt ans à peine, habillé à l'européenne d'une chemise, d'un blue jean's et d'Adidas aux pieds. Sous sa chemise pendante, au niveau de la hanche droite, on devine une légère excroissance artificielle ; il est incontestablement le garant du bon déroulement des opérations de change. En remontant vers la route, Patrick nous explique qu'il est judicieux de changer son argent directement avec les Malgaches, ces derniers pratiquant des taux plus avantageux.

Le taxi est toujours là. Le chauffeur, assis sur le capot, est en train de discuter avec une jeune fille, lui faisant maladroitement la cour. À notre vue, il chasse sa belle de façon indélicate et nous adresse un franc sourire. Ici, les affaires passent souvent avant les choses de l'amour.